



Retour à Genoa City

DOCUMENTAIRE – 2016 – 29'10

Réalisation Benoît Grimalt
Production E2P / Entre2prises

Mémé, tu me racontes « Les Feux de l'amour » ? Mémé ne se souvient plus trop. 5 808 heures passées devant l'histoire d'une famille américaine. Il faudrait tourner la caméra vers les spectateurs pour montrer aux personnages de la série que leurs spectateurs ont vieilli avec eux.

La pratique de la reprise d'images se déploie dans de nombreuses formes cinématographiques : documentaire avec des images d'archives, fiction utilisant des plans complexes à réaliser (les stock shoot d'orage, de navires militaires...), et même dans des séries télévisées (Dream On qui confronte le personnage principal à des situations qu'il a vu enfant à la télévision). Mais cette pratique émerge radicalement dans le champ du cinéma expérimental, sous des formes d'élégies, de critiques, de détournements plastiques ou politiques. Voir par exemple Passage à l'acte de Martin Arnold (image réalisée en 16mm à partir d'un film de fiction états-uniens).

Le projet de ce film consiste à montrer les liens qui existent dans le temps entre une famille vécue et une famille de fiction. Le réalisateur Benoît Grimalt cherche à saisir une histoire familiale dont il essaie de percer des secrets. Il s'appuie pour cela sur une récurrence affective que vivent sa grand-mère et son grand-oncle autour d'un sacrosaint moment télévisuel, rituel opérant depuis plusieurs décennies, à savoir le visionnage de la série états-unienne : *Les feux de l'amour*. La trahisons, de retrouvailles... Une sorte de paroxysme des relations entre membres d'un clan, modèle très ancien dans les fictions aux États-Unis. Pour Benoît Grimalt, cette série, qu'il ne considère pas comme un modèle, lui apparaît comme un biais intéressant pour dresser le portrait de sa propre famille, dont certaines histoires lui sont encore peu connues. Il cherche à raconter, non comme dans la série, l'histoire de sa famille. Celle des *Feux de l'amour*, sans être idyllique, est pleine de rebondissements, d'aventures, de liaisons secrètes qui se déploient dans la durée. La sienne est sans doute plus monotone, mais elle a marqué la vie de ces proches et la sienne. C'est cet écart qu'il met en scène, entre histoire scénarisée et celle plus laborieuse que vivent ces parents et grands-parents qu'ils questionnent pour percer des secrets. La série devient une sorte d'exutoire, de vie rêvée, se déroulant inlassablement et quotidiennement sous les yeux des spectateurs depuis des années. Avec malice, Benoît Grimalt fait dialoguer un des personnages de la série avec son grand-oncle, espérant ainsi obtenir des révélations, des points de vue, des histoires de sa vie.

Ce film mêle différentes sources d'images : celle du tournage en 2016/2017, celles de tournage plus ancien (film de famille réalisé en vidéo VHS ou Hi8, alors que le réalisateur était adolescent), celles photographiques des années passées (à Alger, à Nice) et enfin celles prélevées dans différentes périodes de la série elle-même. Cette pratique de reprise d'image (appelée *found footage*, littéralement « chute trouvée ») permet au cinéaste de confronter aisément les points de vue, d'inclure son propos personnel dans le récit recherché (l'utilisation de la voix off réaffirme cela), et de faire naître par confrontation et montage des liens cachés entre les différents protagonistes filmés (personnages de la série compris). C'est par le montage des différentes formes d'images que les liens se tissent aussi entre les différents protagonistes.

Films passerelles
Benidorm, Pépé le morse,
Train de vie



J'mange froid

FICTION – 2017 – 18'

Réalisation Romain Laguna
Production Les Films du Clan

Veille de concert pour Melan, Selas et Abrazif. Entre l'affiche, la nintendo et la pizza froide, les trois rappeurs s'embrouillent.

En 1996, Jean-François Richet réalise un film qui restera dans les mémoires médiatiques par le fait que de nombreuses réactions violentes ont accompagnés la sortie de Ma 6-T va crack-er. Véritable OVNI dans le cinéma français, il met en scène de nombreuses séquences accompagnées par du rap engagé, et s'appuie sur ces rythmiques pour travailler des questions de montage. Les paroles sont parfois entendues avec la même puissance que des intertitres dans les films révolutionnaires du cinéaste soviétique Sergueï Eisenstein (Octobre, Le cuirassé Potemkine...).

Film très écrit, avec un déroulement séquencé précis et efficace, *J'mange froid* laisse pourtant une part intéressante à une forme d'improvisation, et ce principalement par l'intermédiaire du personnage de la petite fille. Dressant le portrait fictionnalisé d'un groupe de rap toulousain à la veille d'un concert, ce film oscille entre documentaire, fiction et moments musicaux présents autant de manière enregistrée que diégétique (au café, quand ils chantent pour la petite fille). Ce rapport musique/fiction/improvisation joue le rôle de mélangeur : se succèdent ainsi divers regards sur des individualités, l'organisation pratique du groupe, les soucis que ces situations entraînent, des moments d'échange et de complicité. Cela permet de faire écho aussi à la musique rap, à sa spontanéité, son caractère immédiat et fortement impliqué dans le quotidien (sans être pour autant des improvisations pures). La séquence d'ouverture avec *Melan* devant la glace évoque l'implication constante des membres du groupe, qui toutefois s'interrogent sur leur devenir (succès potentiel, carrière solo...).

La petite fille, déposée par la sœur de *Melan*, vient modifier les relations du groupe, et fait le pont entre les trois amis, les apaise, les relie. La légèreté qu'elle amène permet alors au cinéaste Romain Laguna (formé à l'université de Montpellier, puis à la FEMIS) de faire sortir ses personnages de leur cercle de brouilles et d'embrouilles, et de déployer leurs sentiments. Des apartés sont alors possibles : les questions au client du bar kebab, les regards avec la jolie vendeuse de la superette, la déambulation nocturne des trois compères. Lors de

celle-ci, nous découvrons visuellement que l'un des trois rappeurs est en fauteuil roulant (jusque-là, les personnages étaient majoritairement filmés en gros plans, incisant ainsi sur les expressions individuelles, et ne laissant rien voir du fauteuil). Seule une allusion permettait de l'envisager lors d'un échanges dans l'appartement. Cette découverte surprenante, permise par le plan large qui réunit enfin les trois musiciens dans un même champs, n'est pas pour autant soulignée par le cinéaste : pas de clichés sur ce personnage en fauteuil, il est inclus dans le groupe pour ce qu'il est, un ami, un musicien. Cela resserre les liens aussi entre eux, tout à fait solidaires dans leurs engagements, après les moments de réconciliation autour de la petite fille. Les échanges nocturnes traitent de création, de rêves, de croyances, de musique. Il fallait un intermédiaire pour que tous se racontent et s'écotent, que leur environnement amical retrouve son équilibre.

Films passerelles
 Train de vie, YúYú, Pépé le Morse